

**MICHEL  
MONNEREAU**

**Les morsures  
de l'amour**

Roman

**LA TABLE RONDE**



LES MORSURES  
DE L'AMOUR



## DU MÊME AUTEUR

### *Chez le même éditeur*

- CARNETS DE DÉROUTE, roman, 2006, Prix du premier roman de Draveil, Prix des lecteurs Atout Sud.  
ON S'EMBRASSE PAS ?, roman, 2007.

### *Chez d'autres éditeurs*

- 28 POÈMES POUR LA ROUTE, L'Épi de seigle, 2008.  
LES ZHUMORISTIQUES, Gros Textes, 2006.  
LÉGER TREMBLEMENT DE TEMPS, L'Arbre à paroles, 2002.  
RÉFRACTIONS, L'Arbre à paroles, 2000.  
LA SAISON DES SERVITUDES, Cheyne Éditeur, 1991.  
CONTRE TOI L'AVENIR RESPIRE, Jacques Brémont Éditeur, 1991, Prix Voronca 1990.

### *Pour la jeunesse*

- LE CHIEN COURT APRÈS SA QUEUE ET AUTRES POÈMES, Milan, coll. « Benjamin Poche », illustrations Sophie Kniffe, 2000.  
LE SOLEIL OISELEUR, Le Dé Bleu, coll. « Farfadet bleu », illustrations Maud Lenglet, 2000.  
POÈMES EN HERBE, Milan, coll. « Zanzibar », 1994, illustrations Isabelle Lebastard, Grand Prix de Poésie pour la jeunesse 1992.

MICHEL MONNEREAU

LES MORSURES  
DE L'AMOUR

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2009.  
ISBN 978-2-7103-3102-5.

« Qu'Allah te change en vespasienne. »

*D'après Alexandre Vialatte.*

*À Catherine, c'est plus sûr.*

Jour 1.

J'ai décidé de devenir chien et j'y suis parvenu. Ce n'est pas donné à tout le monde.

Les chiens ont bien de la chance de pouvoir se balader à poil dans la rue. C'est pourquoi je suis devenu un chien. Pour me chauffer les testicules au soleil sans me faire embarquer par les flics et pour qu'on ne m'emmerde plus. Peut-être aussi un peu, ou beaucoup, à cause de Jacqueline.

Je voulais être chien comme on rêve de devenir écrivain, quand il y a trop de phrases qui vous grouillent dans la tête et qui veulent à tout prix sortir prendre l'air sur une feuille de papier.

Oh, ça ne m'est pas venu comme ça ! J'avais toujours eu un faible pour les canidés, voire les *lupus*, et je passais mon temps à caresser les chiens de rencontre, excepté les pitbulls et autres chiens mal élevés, infréquentables sans combinaison de protection. À lancer des balles et des morceaux de

bois sur les plages aux chiens errants. À roucouler dans le poil des oreilles des chiens sympas. À aimer de préférence les filles qui ont du chien. Il y avait des indices, quoi.

Pas question d'être un yorkshire à sa mémère, salons de thé et cabines de toilettage. Je voulais devenir un vrai chien. J'ai choisi ma race sur catalogue. Deux cents pages de canidés, description détaillée de chaque sujet, empreintes digitales de la patte avant gauche, caractéristiques, manies et photos anthropométriques à l'appui. C'était complet. Tout juste s'il n'y avait pas les goûts cinématographiques.

Je me suis arrêté à la rubrique « bâtards divers ». Chien anonyme, ça me plaisait. Robe de couleur improbable, taille variable, sans arbre généalogique précis, peut-être fils de chienne pute, descendant de chienne immigrée, comme tout le monde.

Le soir où j'ai pris ma décision, je me suis couché en grognant de joie, concentré sur ma métamorphose, et je me suis endormi secoué d'un petit rire intérieur à l'idée de ma femme et de mes collègues de bureau se demandant ce que j'avais pu devenir. Enfin, ils s'apercevraient que j'existais. Trop tard.

Le lendemain, j'étais chien.

## Jour 2.

Le plus difficile, c'est de le faire admettre à sa femme. Les femmes ne sont pas aussi compréhensives qu'on le dit dans la presse féminine entre l'horoscope et la pince à épiler. J'ai préféré éviter de me justifier. Jacqueline aurait encore convoqué ma petite enfance dans le bas Poitou, l'absence de chien à la maison pour évacuer mon désir d'animalité, enfin tous ces arguments qui vous gâchent une matinée alors qu'il fait si beau dehors. Je me suis donc glissé en silence hors du lit avant qu'elle ne se réveillât, j'ai filé à la cuisine, qui ne m'avait jamais paru aussi loin, j'ai ouvert le frigo avec mes deux pattes avant et j'ai fait tomber un yaourt à la fraise que j'ai déchiré avec les crocs. Il a coulé sur la tomate froide. J'ai découvert le goût de la poussière, que je ne connaissais pas, je vous le recommande.

C'est à ce moment-là que j'ai croisé mon portrait dans la porte chromée du frigo. Je me suis

trouvé réussi. Long museau noir et blanc, regard brun amical, poil mi-long comme les Beatles de 64. On m'aurait donné un os sans confession. Je m'en suis pourléché les babines de satisfaction. Roses, les babines, avec une once de bonne bave aux commissures.

Par réflexe, j'ai voulu m'habiller pour sortir. Mon pantalon traînait sur une chaise, je l'ai reniflé comme une peau que l'on vient de quitter et je me suis trouvé une drôle d'odeur.

Il fallait partir, le réveil n'allait pas tarder à sonner, elle s'étirerait en bâillant et en commandant son petit déjeuner. Dix ans qu'elle exigeait son litre de café noir et ses tartines beurrées livrées au lit. Dix ans, 3 650 jours plus les suppléments des années bissextiles, près de 3 660 litres de café noir ingurgités, des tonnes de tartines beurrées, la nausée de l'amour qui se noie dans le café.

C'est parce qu'elle n'a pas remarqué hier soir que je m'étais fait couper les cheveux que j'ai décidé de la quitter aujourd'hui. Là, j'ai dit STOP ! J'avais déjà un boulot qui me stressait comme un hibou grand duc à midi, si en plus je devenais transparent pour ma femme... STOP ! Je ne voulais plus être un homme, plus cotiser à toutes les sécurités qui passent, trembler d'insécurité le reste du temps, frôler le chômage chaque mois, blêmir en pensant à ma retraite peau de chagrin. STOP !

Je me suis dirigé vers l'entrée. Deux mètres à peine. Ça m'a fait tout drôle de mettre si longtemps

pour les parcourir. J'ai remarqué des traces de cirage noir sur les plinthes, je savais bien que la femme de ménage bâclait le travail. Par la porte entrebaillée de la cuisine, la lumière se glissait jusqu'au pied de la porte blindée. Pas verrouillée, j'avais pris mes précautions la veille au soir. M'arc-boutant sur mes pattes arrière, j'ai fait jouer le pêne sans difficulté. Un petit cri métallique dans le silence frais du matin.

Je ne me sentais pas même essoufflé. Quel âge pouvais-je bien avoir ? Vingt-huit ans divisés par sept ; je devais culminer à quatre ans, si l'âge que les hommes attribuent aux chiens est exact, ce qu'aucun chien n'a jamais confirmé.

Je me suis laissé retomber. Mon sexe a oscillé sous mon ventre, comme lorsque je faisais des pompes à poil dans la salle de bains. Avec la patte droite — tiens, je suis toujours droitier ! —, j'ai tiré la porte d'entrée à moi, suffisamment pour me glisser sur le palier. Là, j'ai rencontré une délicieuse odeur femelle. Zoé ! La petite chienne de la voisine qui me coulait des regards amoureux ! Aussitôt, une irrésistible envie de pisser m'a pris. J'ai levé la patte arrière droite sur le paillason et j'ai lâché une nuit d'urine. Une jolie petite flaque a débordé sur la moquette rase du palier. La regardant s'étaler sans se gêner, j'ai imaginé la tête de Mme Bernard, la voisine, militante du palier propre.

Huit heures ont sonné au carillon de la cuisine en faux-vrai bois, qui nous venait d'un célèbre cata-

logue de vente par correspondance. Il ne fallait pas traîner. J'ai poussé du nez la porte de l'escalier de secours, mal fermée comme d'habitude, et j'ai entrepris de descendre les cinq étages dans le noir.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que je marchais sans chaussures et que je descendais le derrière plus haut que la tête. Essayez pour voir ! Cinq étages dans ces conditions, ça devrait être une discipline olympique. L'accès au rez-de-chaussée était fermé par un crochet. Je me suis couché et j'ai attendu dix à quinze minutes. Il allait falloir s'y faire. J'ai voulu consulter ma montre à ma patte gauche, plus de montre. Au bout d'un long moment, la porte s'est ouverte sur la concierge de l'immeuble, rebaptisée gardienne à l'ancienneté, un spécimen sexagénaire qui nous venait de Porto. Elle rentrait les poubelles, qui venaient, elles, d'une usine de plastique délocalisée.

— Qui es-tu, toi ? elle a fait.

Elle avait du poil aux pattes, j'avais jamais remarqué.

Et j'ai filé sans demander mon reste.

La liberté avait le goût de la brise fraîche d'été et des mille et une odeurs qui se baladaient au ras du sol. J'ai couru dans la rue, queue au vent, cœur neuf et truffé humide de joie. Je retrouvais là une sensation lointaine de mon enfance, lorsque je vagabondais dans les prés derrière la maison de mes parents, une manière de goûter l'instant dans sa

plénitude que j'avais perdue au fil des cravates et des années.

Merde, mes parents ! J'avais oublié de les prendre en compte dans mon désir de devenir chien... L'auraient-ils accepté, eux qui ne m'ont jamais compris, préférant ma sœur dont l'ambition suprême était de devenir fonctionnaire de première classe ? Chien, je le reconnais, n'est pas une reconversion qui enchante les parents, surtout quand on a poussé ses études dans leurs retranchements et terminé sa course comme une étoile usée jusqu'à la corde dans le bureau tout en verre d'une agence de publicité parisienne. Chien, c'est juste un avenir enviable pour les chats, et encore faudrait-il sonder un échantillon représentatif de la gent féline avant de se prononcer de façon affirmative.

Je voyais toutefois dans ma nouvelle condition des avantages immédiats : plus d'horaires ni de délais à respecter, plus de métro matinal à supporter dans les odeurs d'eaux de toilette, plus de concepts à trouver ni de textes à rédiger, plus de réunions qui traînent en longueur et en largeur, plus de conversations obligatoires au restaurant, plus de hiérarchie encravatée, plus rien. J'avais enfin fait le plein de rien.

Au coin de la rue, j'ai croisé Mohammed, l'épiciériste arabe. Il installait ses fruits et légumes en les bichonnant comme des enfants sur le point de partir à l'école. Sacré Mohammed, va ! Il ne m'a pas reconnu. Je ne me ressemblais plus que dans la tête.

La boucherie d'à côté, ouverte à tout vent, commençait à se remplir des carcasses et morceaux de viande qu'on sortait des frigos. Je me suis arrêté d'instinct. Jean-Paul, le commis qui me servait souvent, rougeaud comme une grenade qui va exploser (*grenade : fruit du grenadier, baie ronde de la grosseur d'une orange*), m'a regardé d'un œil mal réveillé. Il s'est retourné, a saisi un bas morceau qui traînait sur l'étal et me l'a jeté comme à un chien. Mais j'en étais un ! Il faudrait que je me rentrasse cette idée nouvelle dans le crâne.

J'ai grogné (jolie voix, ma foi !) pour remercier et j'ai saisi à pleine gueule mon premier petit déjeuner de chien. Un morceau de bœuf sur le retour d'âge, saignant à souhait comme on n'arrive jamais à se les faire servir dans les restaurants spécialisés. Patte avant gauche maintenant la viande d'un côté, tirant des dents de l'autre, j'ai vite trouvé les bons réflexes comme si j'avais fait ça toute ma vie. Bien sûr, je m'en suis mis plein le museau ; je n'ai jamais su manger proprement, au grand dam de Jacqueline.

— Il a l'air d'avoir faim, celui-là ! s'est exclamé Jean-Paul, le visage gorgé de sang de bœuf.

— Eh ouais, a répondu le patron. Ils ont des chiens et ils n'ont pas de quoi les nourrir !

Erreur ! Je suis un chien libre ! j'ai voulu rétorquer avec le sens de la repartie qui me caractérise à jeun. Mais aucun son n'est sorti de ma gueule... JE NE PARLAIS PLUS ! Évidemment. Au fond, c'était

mieux comme ça. Cependant, j'avais déjà avalé le morceau de viande. Avisant un filet d'eau vive qui coulait dans le caniveau, j'entrepris d'en laper un bon demi-litre ; jamais je n'avais trouvé l'eau si bonne. Mes goûts avaient vraiment changé.

Une ravissante petite blonde est passée près de moi, frétilante sur ses talons aiguilles. Sa jupe courte se balançait de gauche à droite au rythme rapide de ses pas. Une fraction de seconde, j'ai aperçu sa petite culotte rose. Ça ne m'a rien fait ; je venais de changer d'espèce.

Jusque-là, tout allait bien. J'étais un chien adulte dans la grande ville et je constatais avec plaisir que personne ne me remarquait. Quoi de plus anodin en effet qu'un chien qui baguenaude au petit matin et dont le maître ne doit pas être bien loin ? J'avais envie de chanter comme un goglu<sup>1</sup>, dont je sens bien à vos sourcils froncés que vous ne connaissez ni les mœurs ni le chant.

Ce qui m'étonnait, c'est que je me sentais en forme sans avoir pris le moindre café ; quand j'étais homme, il m'en fallait bien quatre ou cinq avant d'être en mesure de regarder la journée en face. Malgré tout, je faisais figure de sous-doué au regard de mes quelques collègues qui se remontaient la forme et l'imagination créatrice avec des produits prohibés.

1. Goglu : voir *Le Petit Larousse* 2004, p. 480 : passereau chanteur, insectivore et granivore, qui niche en Amérique du Nord et hiverne en Amérique du Sud.

Tiens, à propos, une idée de slogan pour ma campagne de pub en cours sur les aliments pour chats OGLALA : OGLALA, MÊME VOTRE CHIEN EN VOUDRA. Ouais, mais je ne suis plus dans la pub, je suis dans la rue, chien SDF, et j'espère que cette manie d'écrire va me quitter. Écrire, ça vous tient comme un agacement perpétuel, une dent malade qui titille. Heureux les simples du stylo, les bloqués de l'encre, les refoulés de l'idée ! Ils peuvent marcher dans la rue sans s'arrêter, chercher papier et stylo pour noter en urgence l'idée du siècle qu'on jette le lendemain, parce qu'elle a déjà vieilli dans votre estime. Encore un petit calvaire auquel j'allais échapper.

C'est ainsi que je suis parvenu sur la place du marché. Elle avait changé d'aspect depuis la veille au matin : je la découvrais à travers une forêt de jambes, nues ou cachées dans des pantalons propres ou sales, riches ou pauvres, qui bougeaient, s'agitaient en tous sens, se croisaient, comme s'il leur fallait absolument aller ailleurs, et souvent là d'où venaient les autres jambes. Au-dessous, il y avait des chaussures, mocassins crottés, semelles trouées, escarpins cirés, toutes les classes sociales résumées par leurs chaussures ! Vus du sol, les hommes semblaient vivre dans des sphères inaccessibles aux quadrupèdes et je devais lever la tête à m'en fatiguer les cervicales pour les entrapercevoir. Voilà : j'allais appeler les hommes les Jambes.

Tous ces mollets à portée de crocs me donnaient des envies de mordre que je ne me connaissais pas. Et puis il y avait le brouhaha des voix, une rumeur qui enflait et s'apaisait, dominée de temps à autre par les cris et les appels des marchands de fruits et légumes et des fripiers.

— Dans les pulls du petit Marcel, tout l'hiver au soleil ! N'hésitez pas, m'sieurs dames, l'hiver s'ra vite là !

Et poètes avec ça, même si la rime était pauvre, poètes des quatre saisons vendant des morceaux de vie à l'encan, poètes de la vie mal dégrossie, poètes à quatre centimes d'euro.

Je me frayais un passage dans la foule lorsqu'une main me caressa le sommet du crâne. Je sursautai. C'était ma première caresse. Penchée au-dessus de moi, une vieille femme me souriait de tout son bridge :

— Oh, le joli chien-chien !

Ravi qu'on me trouve joli. Toutefois, avec les études que j'avais faites, elle aurait pu me parler sans bêtifier ! J'avais lu tout Neruda et Goytisolo dans le texte, c'est dire, mais elle ne pouvait pas deviner qu'elle s'adressait au seul chien au monde diplômé. Aussi l'ai-je laissée à sa tendresse caressante pour disparaître dans la première rue plus tranquille à portée de pattes. C'est alors que j'ai croisé une habitante de mon immeuble, la veille encore pourvue de béquilles, et qui semblait aller beaucoup mieux. Ses béquilles devaient être guéries.

Par association de pensées, j'ai réalisé tout à coup que je n'avais plus la Sécu ! Plus d'appartement ! Plus de voiture ! Plus de pied-à-terre à la mer ! Plus de carte bleue ! Plus de chéquier ! Plus de vêtements ! Plus de femme ! Au fond, c'était ce que j'avais toujours souhaité : vivre et ne pas exister dans le même temps.

Un peu plus loin vint vers moi une caniche blanche enrubannée qui traînait une jeune femme BCBG au bout d'une laisse de luxe. Arrivée à ma hauteur, elle m'a glissé un regard en chaleur. Je l'ai aussitôt contournée pour lui coller ma truffe sur le sexe, étonné de ne pas recevoir une gifle. Enfin quelque chose de permis aux chiens et pas aux hommes ! Elle s'est trémoussée de plaisir sur-le-champ et mon sexe commençait à s'émouvoir, tandis que sa maîtresse admirait la situation, au bord de l'orgasme optique. Puis la caniche s'est dégagée, m'a fait face pour me lécher le museau et j'ai bien senti qu'elle disait quelque chose que je ne parvenais pas à saisir. JE NE COMPRENAIS PAS LES CHIENS ! Voilà pourquoi le langage des hommes m'était toujours intelligible, ce qui ne m'avait pas étonné jusque-là. Bac + 5, je savais bien que ça me jouerait des tours un jour. Quelque chose avait cloché dans le processus de métamorphose.

Étonnée de mon absence de réponse — n'y a-t-il pas de muets chez les chiens ? —, la caniche recula. Sa maîtresse tira sur la laisse sans ménagement et elles s'éloignèrent.

DANS LA MÊME COLLECTION

Yves Charnet  
*Lettres à Juan Bautista*

Jean-Paul Chavent  
*Le monde entier est ma cachette*

Thierry Dancourt  
*Hôtel de Lausanne, Prix du Premier Roman 2008*

Claude Jannoud  
*Le Traitement de soi*

Marco Koskas  
*Avoue d'abord*

Marie Le Drian  
*Attention éclaircie*

Patrice Lelorain  
*Quatre uppercuts*

Guy Louret  
*Les Pieds lourds*

Gabriel Matzneff  
*Vous avez dit mèteque ?*

Michel Monnereau  
*Carnets de déroute, Prix du Premier Roman de Dravel,  
Prix des Lecteurs Atout Sud*

Michel Monnereau  
*On s'embrasse pas ?*

Robert Pagani  
*Mon roi, mon amour*

Muriel Spark  
*Et nous étions fort occupés*

Lucien Suel  
*Mort d'un jardinier*

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions de La Table Ronde*  
*en décembre 2008.*

Dépôt légal : janvier 2009.

N° d'édition : 162689.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*